

Macbeth

De la progéniture et du pouvoir

Luc Chaput

Number 301, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82399ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2016). Review of [Macbeth : de la progéniture et du pouvoir]. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 16–17.

Macbeth

De la progéniture et du pouvoir

En 1606, à Londres, devant la cour de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Irlande et aussi souverain d'Écosse, Shakespeare présente sa nouvelle pièce Macbeth. Depuis, à cause d'incidents fâcheux, on ne dit plus son nom, mais on la nomme «The Scottish Play». Après l'opéra de Verdi (1847), les versions cinématographiques se sont succédé: plusieurs sont muettes, puis celle de Welles (1948), de Kurosawa (1957), de Polanski (1971) et même deux télé-théâtres dont un (1961) du Canadien Paul Almond avec Sean Connery, étonnant dans le rôle-titre. Cette nouvelle lecture de l'Australien Justin Kurzel confirme, d'une manière différente, l'importance de la pièce.

LUC CHAPUT

Lorsque Shakespeare présente sa pièce *Macbeth*, Jacques VI Stuart d'Écosse est roi d'Angleterre depuis trois ans. On le dit descendant de Banquo et l'on peut supposer que c'est là un des points d'ancrage que le dramaturge a recherché. Dans l'assistance, et à mesure que la pièce se déroule, certains partisans cachés de Marie Stuart y verront peut-être une allusion au conflit entre les deux cousines, reines concurrentes de deux pays limitrophes. Sans descendance, la reine vierge Elizabeth l'a souhaité, et peut-être signé en 1583, l'arrêt de mort et l'exécution de sa cousine Mary. Jacques VI d'Écosse, fils de Mary et son remplaçant sur le trône d'Écosse en 1567, succède donc à Elizabeth, en 1603, et monte sur le trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I^{er}. Il attendra jusqu'en 1612 avant de faire enterrer sa mère près d'Elizabeth à l'abbaye de Westminster.

Le scénario du trio d'adaptateurs de la tragédie pour Kurzel (Todd Louiso, Jacob Koskoff et Michael Lesslie) place, au centre de ses préoccupations, ces morts d'enfants et ces branches atrophiées par l'absence de descendance. La première séquence du film montre l'enterrement d'un enfant des Macbeth. L'exécution au

bûcher d'une femme et de ses enfants bouleverse la reine qui commence à comprendre les conséquences du régicide qu'elle a enclenchées. Elle-même perd plus tard la raison. Macbeth croise, sur les champs de bataille, un adolescent vivant, mourant puis devenu fantôme. La dernière séquence montre un autre garçon noble qui soulève une grande épée, se préparant ainsi à partir, à plus ou moins longue échéance, à la conquête du pouvoir.

Cette dernière version de la tragédie replace le drame dans un environnement plus fruste. Les armées en campagne vivent et festoient sous la tente. Les chapelles sont exiguës et la plupart des soldats sont des fantassins qui lancent leur cri de guerre comme dans *Braveheart* afin de donner la frousse à l'ennemi et de partir au combat ainsi ragaillardis. Les charges de cavalerie y sont quasi inexistantes, contrairement au film d'Akira Kurosawa qui fait de Washizu un général allant, de-ci de-là, à bride abattue. Au début du *Château de l'araignée* (Kumonosu-jô), Kurosawa envoie les deux commandants amis que sont Washizu et Miki (Banquo) sur une lande et il les fait foncer vers la caméra, puis changer de direction une dizaine de fois pour bien montrer qu'ils sont perdus dans le brouillard.



Photo: Cette dernière version de la tragédie replace le drame dans un environnement plus fruste



Ils croisent, assise sur un amoncellement de squelettes, cette sorcière androgyne fantomatique qui, telle une Parque, file sa laine sur un rouet ressemblant à un dévidoir de pellicule cinématographique. La photographie contrastée en noir et blanc d'Asachi Nakai rend facilement perceptibles cette forêt enchevêtrée telle une toile d'araignée et ce fort construit sur les pentes volcaniques du mont Fuji. Mifune trouve là un autre de ses grands rôles que Kurosawa lui réserve et l'actrice Isuzu Yamada, en Asaji, est la meilleure de toutes les Lady Macbeth tant l'imprégnation du kata dans son jeu rend encore plus réelle cette lente saisie de son être par la folie. Washizu perd le contrôle de ses hommes en comprenant mal les deuxièmes prédictions de la sorcière. Ses militaires se révoltent, et le baron meurt criblé littéralement de flèches dans une séquence sans effets spéciaux où la terreur folle de Toshiro Mifune n'est pas feinte. On peut être d'accord avec le très grand metteur en scène britannique de théâtre, Peter Brook, qui a qualifié ce Kurosawa comme la meilleure adaptation au cinéma du barde de Stratford.

Justin Kurzel, par sa mouture modernisée pleine de bruit, de fureur et de sang, montre bien, encore une fois, que Shakespeare s'avère le plus grand scénariste.

Roman Polanski, dans *The Tragedy of Macbeth*, avec l'aide de son scénariste Kenneth Tynan, simplifie l'intrigue en construisant l'histoire autour des pensées et des actions de Macbeth. Le monde moyenâgeux avec ses châteaux, ses armures et ses différences de classes perceptibles est donc vu par un homme mû par une recherche effrénée du pouvoir. Francesca Annis est un peu jeune et frêle pour le rôle, mais elle est une interlocutrice valable face à un John Finch qui mélange fougue et indécision dans une interprétation où les monologues deviennent quelquefois des dialogues avec son épouse. Les couloirs des châteaux deviennent des labyrinthes où la

mort, l'illusion, la démente même, peuvent surgir à tout moment. Comme après, chez Kurzel, le combat final est un duel, mais ici plus incertain et plus long, où la notion de jugement de Dieu, telle que vue à l'époque, percole au milieu des coups dans une enceinte fermée où les spectateurs sont bien évidemment partisans de l'autre. Kurzel nappe de rouge les actions captées par son directeur photo Adam Arkapaw. Peut-on y voir les effets du syndrome post-traumatique qui affligerait Macbeth, militaire depuis trop longtemps, comme la lecture moderne de Kurzel et ses amis le présuppose.

À ce carmin, Orson Welles oppose un noir et blanc aussi très contrasté dans des effets de brouillard où des tunnels et des murailles de carton-pâte entourent les personnages opprésés par le décor. La direction photo de John L. Russell (*Psycho*) favorise les plongées et contre-plongées qui placent en étages les protagonistes. La version longue du film rend mieux justice à ce projet peu coûteux de Welles puisque tourné chez Republic, bénéficiant de l'appui d'acteurs de diverses origines, mais de très bon niveau dans leur ensemble. Avant la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre des soutiens du New Deal aux projets artistiques, Orson Welles avait mis en scène, à New York, un *Voodoo Macbeth* situant la pièce en Haïti. La qualité de l'interprétation dans les extraits disponibles sur Internet nous fait regretter qu'il n'existe pas de captation complète de cette entreprise de même que du *Julius Caesar* transposé à l'ère moderne par l'équipe du Mercury Theater. Justin Kurzel, par sa mouture modernisée pleine de bruit, de fureur et de sang, montre bien, encore une fois, que Shakespeare s'avère le plus grand scénariste.

★★★

■ **Origine:** Grande-Bretagne/France/États-Unis – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 53 – **Réal.:** Justin Kurzel – **Scén.:** Todd Louiso, Jacob Koskoff, Michael Lesslie, d'après la pièce de William Shakespeare – **Images:** Adam Arkapaw – **Mont.:** Chris Dickens – **Dir. Art.:** Fiona Crombie, Nick Dent – **Cost.:** Jacqueline Durran – **Mus.:** Jed Kurzel – **Int.:** Michael Fassbender (Macbeth), Marion Cotillard (Lady Macbeth), Paddy Considine (Banquo), Sean Harris (Macduff), Elizabeth Debicki (Lady Macduff), David Thewlis (Duncan), David Hayman (Lennox), Lochlann Harris (Fleance), Scott Dymond (Seyton) – **Prod.:** Iain Canning, Laura Hastings-Smith, Emile Sherman – **Dist.:** Séville.